

Miron et le Brésil : poésie et traduction

Flavio Aguiar

Volume 35, Number 2-3, 1999

Gaston Miron : un poète dans la cité

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/036162ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/036162ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (print)

1492-1405 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Aguiar, F. (1999). Miron et le Brésil : poésie et traduction. *Études françaises*, 35(2-3), 183–193. <https://doi.org/10.7202/036162ar>

Miron et le Brésil : poésie et traduction

FLÁVIO AGUIAR

EN 1981, pendant mon premier séjour au Canada, j'ai rencontré à deux reprises le poète Gaston Miron chez mes amis Jacques et Lise Gauvin à Outremont. Le résultat de ces deux moments privilégiés a été un enregistrement de quatre heures environ, au cours duquel Miron a commenté souvent mot à mot ses poèmes. J'avais entrepris à cette époque de traduire L'homme rapaillé en portugais brésilien, et j'étais rempli d'interrogations et de doutes sur les tournures et sur le sens de plusieurs poèmes. Deux éditions de L'homme rapaillé existaient alors : celle des Presses de l'Université de Montréal, la toute première du recueil, qui date de 1970, et celle de Maspero, qui venait de paraître en 1980. Pendant la discussion, Miron évoque fréquemment les changements qu'il a introduits dans l'édition Maspero par rapport à la première.

On pourra lire dans les pages qui suivent un extrait de l'enregistrement réalisé en 1981, accompagné des diverses versions des poèmes commentés, y compris l'édition ultérieure de 1994, publiée par les Éditions de l'Hexagone, ainsi que la traduction brésilienne parue la même année (O homem restolhado, São Paulo, Editora Brasiliense, 1994). Une version plus complète de cet enregistrement doit paraître en 1999 dans une édition conjointe du Centre d'études québécoises de l'Université de Montréal et du Centro Ángel Rama de l'Université de São Paulo, sous le titre : Miron et le Brésil — poésie et traduction.

Flávio Aguiar : Passons à un autre poème que j'ai traduit : « Je t'écris ».

Gaston Miron : J'avais d'abord écrit : « Qu'es-tu devenue, toi mon amour comme hier? » Puis, j'ai enlevé « mon amour ». Il y a trop de « mon amour » dans ma poésie, c'est un tic, alors j'en ai éliminé quelques-uns. « Qu'es-tu devenue toi comme hier? » — ou on pourrait ponctuer ainsi : « Qu'es-tu devenue,

toi, comme hier?» Mais j'aime mieux «Qu'es-tu devenue, toi comme hier?», avec une seule virgule. Dans le texte de l'édition Maspero, ils ne l'ont pas mise.

À la fin du poème, dans l'édition Maspero, j'ai fait sauter «les morts», dans «les morts qui respirent pour nous», pour le remplacer par «eux qui», et je me demande si je ne bifferai pas aussi le «eux». Dans la première version, il y avait «les morts» deux fois et je trouvais cela un peu lourd. Peut-être faudrait-il écrire : «sur le seuil des mémoires les morts d'aujourd'hui/qui respirent pour nous / les espaces oubliés», ce serait mieux encore. Mais le mot «eux» est là aussi parce que les gens disent : «Eux y font ça.» Au Québec, on emploie très fréquemment dans la langue familière le «eux» comme pronom, au lieu du simple «ils» («y»). C'est un peu pour respecter la tournure québécoise que j'ai gardé «eux» dans le poème.

Lise Gauvin : Si tu enlèves le «eux», cela devient une construction assez banale.

G. M. : C'est pour cette raison que j'ai gardé le «eux». Remarque que c'est un mauvais pronom, c'est une espèce de faute, mais c'est une tournure québécoise, comme dans «eux y font ça», «ben, eux autres-là y peuvent aller se cacher».

F. A. : J'ai remarqué dans plusieurs de tes poèmes qu'il y a parfois la rencontre de deux sens dans un même mot. Par exemple, je prends le mot «saison» dans le même poème : «Je t'attends dans la saison de nous deux.» Cela a un sens littéral qui renvoie au temps, mais est-ce qu'il n'y a pas aussi un sens tout à fait québécois?

G. M. : «La saison de nous deux» c'est notre temps, le temps que l'on demeure ensemble. Ce n'est pas seulement la «saison» comme période de l'année. C'est vrai, j'emploie beaucoup les doubles sens. Quand ils m'ont traduit en anglais, les traducteurs auraient bien voulu savoir si cette saison-là, c'était l'hiver, le printemps, l'été! Je répondais que oui, peut-être, que les amants ont une saison. Par exemple, on entend : «L'automne c'est notre saison», «On s'est rencontré à l'automne», etc. C'est donc peut-être l'une de nos quatre saisons. Mais «la saison de nous deux» c'est aussi notre vie, celle qu'on passe ensemble, et qui est comme une saison. Cela fait plus intime. Les Canadiens du dix-neuvième siècle, pour désigner la vie, ils disaient : «C'est notre règne». Pour dire : «C'est de mon temps», ils disaient : «C'est dans mon règne, ça.» J'aurais pu écrire : «Je t'attends dans le règne de nous deux.» Ce serait beau aussi, mais ce serait plus difficile à saisir. «Le règne de nous deux»... je vais retenir cela, je vais l'employer quelque part, pour réhabiliter cette expression du dix-neuvième siècle.

L. G. : «Règne» s'employait au sens de «génération».

G. M. : Oui. Mon père disait : «Bon, mais écoute là, quand ça sera ton règne, tu commanderas ; maintenant c'est mon règne, je commande », tu comprends?

F. A. : Le prochain poème c'est « Foyer Naturel ».

G. M. : Il n'y a rien de changé. Il y a un vers qui m'agace, quand même, c'est : « parmi les fins fous fils du mal monde ¹ ».

F. A. : En portugais la traduction a rendu cela un peu plus doux : « *Entre os loucos finos fios do funesto mundo.* » Mais il y a une autre chose que je voulais te demander, à propos de l'utilisation du mot « noir » dans « parce que moi le noir / moi le forcené / magnifique ». Au Brésil je ne peux pas traduire ça littéralement, parce que ça va devenir quelque chose de tout à fait différent...

G. M. : Ah, oui. Le noir, chez moi, comme dans l'expression « il est noir, cet homme-là », cela veut dire « il est pessimiste », « il est désespéré », « déprimé ». C'est pire que « déprimé », c'est tragique, c'est un homme tragique. Tu pourrais dire l'équivalent de « moi le sombre », peut-être, pour éviter la connotation raciale. Cela n'a rien à voir avec une caractéristique physique ici.

F. A. : Cette association « noir-sombre » pourrait servir aussi pour un autre vers, dans « Je t'écris », où tu dis...

G. M. : « Moi j'ai noir dans la tête » ? C'est dans le même sens, mais il y a une petite différence. « J'ai noir dans la tête » ne veut pas dire seulement « désespéré » mais aussi « aveuglé », « perdu », « je ne vois plus clair », « je ne sais plus qui je suis ». Il y a ici encore une expression populaire ; quand on dit : « Il est noir », cela peut vouloir dire qu'il est soûl. « Oh ! j'étais noir l'autre soir, je ne sais plus ce que j'ai fait. » Cela veut dire : « J'étais ivre. » C'est une troisième acception. Dans le vers de « Je t'écris », « j'ai noir éclaté dans la tête », donc, c'est la même acception que dans « moi le noir », mais avec l'idée en plus qu'on ne voit plus rien. « Moi le noir » veut dire « moi le tragique », « moi le ténébreux »... Non, il vaut mieux traduire « moi le sombre ».

F. A. : Nous pouvons passer à « En une seule phrase nombreuse ».

G. M. : Là il y a une petite modification. La version de 1970 de « car aujourd'hui, ici, d'un homme à l'autre / il y a des mots entre eux, qui sont [...] » devient dans Maspéro : « car aujourd'hui, ici, d'un homme à l'autre / et entre eux, il y a des mots qui sont / leur propre fil conducteur... » Je vais te dire pourquoi : il y avait là une redondance qui était terrible et une ambiguïté. « Entre eux, qui sont » : cela pourrait être aussi bien les mots que les hommes. Mais je veux dire « entre les hommes » et non pas « entre les mots ». Il n'y a pas de fil conducteur entre les mots, quoique, à la rigueur, cela soit concevable. Chose certaine, les mots ne peuvent pas « être entre eux ». Je voulais dire : « d'un homme à l'autre il y a des mots entre eux », « entre les hommes ».

1. Miron l'a dit ainsi dans notre conversation... Dans les deux éditions (PUM et Maspéro), le vers se lit : « parmi les fous fins fils du mal monde ».

F. A. : J'aimerais que tu parles un peu de ton processus de composition, à partir de ce poème, de cette idée de « pillage », de « poètes que j'ai pillés ». Tu les cites, tu fais des hommages, tu reprends certains de leurs vers. Il me semble que tu crées parfois un « jeu de miroir » avec d'autres poètes — des poètes québécois, notamment — dont tu récupères les vers. J'ai retrouvé Alain Grandbois, Saint-Denys-Garneau, Rina Lasnier et d'autres encore dans tes poèmes. Tu as une façon que j'aime beaucoup de récupérer des choses à eux...

G. M. : Aux poètes français, surtout. « Derrière la herse des soleils », par exemple, j'ai lu cela textuellement chez René Char, mais je l'avais écrit avant. On dit toujours qu'on copie les poètes français, parce qu'eux, quand ils sont publiés, cela devient tout de suite universel et diffusé mondialement, tandis que si c'est toi... hein? Un écrivain français a publié un texte, en 1975, « L'aliénation linguistique ». Tous les critiques ont dit : « Quelle trouvaille, l'aliénation linguistique ! » Mais j'utilisais cette formule depuis longtemps : dès mon article de 1965, « Un long chemin », je parle textuellement de « l'aliénation linguistique ». Mais en France, ce n'est pas connu, ce n'est pas diffusé, de sorte que c'est moi qui ai l'air d'avoir copié les poètes ou les écrivains français.

F. A. : Mais moi je ne parlais pas dans le sens de « copier ».

G. M. : Dans le poème, je parle des « poètes que j'ai pillés ». « Piller », ce n'est pas seulement copier, cela évoque aussi une « destruction ». D'ailleurs un critique a écrit que « Gaston Miron à un moment donné va dans toutes les directions, il se cherche, il s'essaie... » Cela rejoint un peu ton idée, selon laquelle je fais « un jeu de miroir entre toutes sortes de vers ». Mais le critique dit que la façon dont je réutilise ces vers fait que cela devient totalement du Miron.

F. A. : Je suis tout à fait d'accord, ce processus de construction devient très personnel.

G. M. : Plagier n'est pas intéressant, parce qu'il n'y a pas de reconstruction. Piller, c'est agir comme les barbares, qui pillent un endroit et s'emparent des choses qu'ils désirent, non? Quant aux premiers mots du poème, « Je demande pardon » — c'est une feinte, ça... (il rit beaucoup). Après qu'on a donné un coup on dit « je demande pardon... » Il faut ajouter aussi que ce qui a bien surpris les Français, c'est ce vers d'un seul mot qui termine le poème, « merci ». Ils n'avaient jamais vu ça, un poète qui avoue qu'il a pris des choses à d'autres poètes, jamais vu ça (rires).



Je t'écris

I

Je t'écris pour te dire que je t'aime
que mon cœur qui voyage tous les jours
— le cœur parti dans la dernière neige
le cœur parti dans les yeux qui passent
le cœur parti dans les ciels d'hypnose —
revient le soir comme une bête atteinte

Qu'es-tu devenue, toi mon amour comme hier?
Moi j'ai noir éclaté dans la tête
j'ai froid dans la main
j'ai l'ennui comme un disque rengaine
j'ai peur d'aller seul de disparaître demain
sans ta vague à mon corps
sans ta voix de mousse humide
c'est ma vie que j'ai mal et ton absence

Le temps saigne.
Quand donc aurai-je de tes nouvelles?
Je t'écris pour te dire que je t'aime
que tout finira dans tes bras amarré
que je t'attends dans la saison de nous-deux
qu'un jour mon cœur s'est perdu dans sa peine
que sans toi il ne reviendra plus

II

Mon amour quand nous serons couchés côte-à-côte
dans la crevasse du temps limoneux
nous reviendrons de nuit parler dans les herbes
au moment que grandit le point d'aube
dans les yeux des bêtes découpées dans la brume
tandis que le printemps liseronne aux fenêtres

Pour ce rendez-vous de notre fin du monde
c'est avec toi que je veux chanter
sur le seuil des mémoires les morts d'aujourd'hui
les morts qui respirent pour nous
les espaces oubliés

Je t'écris

Je t'écris pour te dire que je t'aime
 que mon cœur qui voyage tous les jours
 — le cœur parti dans la dernière neige
 le cœur parti dans les yeux qui passent
 le cœur parti dans les ciels d'hypnose —
 revient le soir comme une bête atteinte

Qu'es-tu devenue toi comme hier?
 Moi j'ai noir éclaté dans la tête
 j'ai froid dans la main
 j'ai l'ennui comme un disque rengaine
 j'ai peur d'aller seul de disparaître demain
 sans ta vague à mon corps
 sans ta voix de mousse humide
 c'est ma vie que j'ai mal et ton absence

Le temps saigne.
 Quand donc aurai-je de tes nouvelles?
 Je t'écris pour te dire que je t'aime
 que tout finira dans tes bras amarré
 que je t'attends dans la saison de nous-deux
 qu'un jour mon cœur s'est perdu dans sa peine
 que sans toi il ne reviendra plus

Mon amour quand nous serons couchés côte à côte
 dans la crevasse du temps limoneux
 nous reviendrons de nuit parler dans les herbes
 au moment que grandit le point d'aube
 dans les yeux des bêtes découpées dans la brume
 tandis que le printemps liseronne aux fenêtres

Pour ce rendez-vous de notre fin du monde
 c'est avec toi que je veux chanter
 sur le seuil des mémoires les morts d'aujourd'hui
 eux qui respirent pour nous
 les espaces oubliés

(Maspero)

Je t'écris

I

Je t'écris pour te dire que je t'aime
que mon cœur qui voyage tous les jours
— le cœur parti dans la dernière neige
le cœur parti dans les yeux qui passent
le cœur parti dans les ciels d'hypnose —
revient le soir comme une bête atteinte

Qu'es-tu devenue toi comme hier
moi j'ai noir éclaté dans la tête
j'ai froid dans la main
j'ai l'ennui comme un disque rengaine
j'ai peur d'aller seul de disparaître demain
sans ta vague à mon corps
sans ta voix de mousse humide
c'est ma vie que j'ai mal et ton absence

Le temps saigne
quand donc aurai-je de tes nouvelles
je t'écris pour te dire que je t'aime
que tout finira dans tes bras amarré
que je t'attends dans la saison de nous deux
qu'un jour mon cœur s'est perdu dans sa peine
que sans toi il ne reviendra plus

II

Quand nous serons couchés côte à côte
dans la crevasse du temps limoneux
nous reviendrons de nuit parler dans les herbes
au moment que grandit le point d'aube
dans les yeux des bêtes découpées dans la brume
tandis que le printemps liseronne aux fenêtres

Pour ce rendez-vous de notre fin du monde
c'est avec toi que je veux chanter
sur le seuil des mémoires les morts d'aujourd'hui
eux qui respirent pour nous
les espaces oubliés

(l'Hexagone)

Eu te escrevo**I**

Eu te escrevo para dizer eu te amo
 que meu coração, a viajar todos os dias
 — o coração partido na última neve
 o coração partido nos olhos que passam
 o coração partido nos céus da hipnose —
 regressa de noite como um animal ferido

Que é feito de ti, de ti como ontem?
 aqui há sombras que me espoucam na cabeça
 tenho frio nas mãos
 e tédio como um disco arranhado
 tenho medo de ir sozinho de sumir amanhã
 sem tua vaga no meu corpo
 sem tua voz de musgo úmido
 minha vida passa mal e tua ausência

O tempo sangra.
 quando vou ter notícias tuas?
 eu te escrevo para dizer eu te amo
 que tudo vai terminar preso nos teus braços
 que eu te espero na nossa estação
 que um dia meu coração se perdeu na sua pena
 que sem ti ele não volta mais

II

Quando ficarmos deitados lado a lado
 na fenda do tempo escorregadio
 nós voltaremos de noite a conversar no campo
 ao momento em que a madrugada cresce
 nos olhos dos animais em silhueta pela bruma
 enquanto a primavera se orla nas janelas

Para este encontro do nosso fim-de-mundo
 é contigo que eu quero cantar
 na boca da memória os mortos do presente
 eles que respiram por nós
 os espaços esquecidos

porque eu o fora-de-si
eu o sombrio
esplendor

(Tradução - Editora Brasiliense)

En une seule phrase nombreuse

Je demande pardon aux poètes que j'ai pillés
— poètes de tous pays, de toutes époques
je n'avais pas d'autres mots, d'autres écritures
que les vôtres, mais d'une façon, frères
c'est un bien grand hommage à vous
car aujourd'hui, ici, d'un homme à l'autre
il y a des mots entre eux, qui sont
leur propre fil conducteur de l'homme
merci.

(Presses de l'Université de Montréal)

En une seule phrase nombreuse

Je demande pardon aux poètes que j'ai pillés
poètes de tous pays, de toutes époques,
je n'avais pas d'autres mots, d'autres écritures
que les vôtres, mais d'une façon, frères,
c'est un bien grand hommage à vous
car aujourd'hui, ici, d'un homme à l'autre,
et entre eux, il y a des mots qui sont
leur propre fil conducteur de l'homme,
merci.

(Maspero)

En une seule phrase nombreuse

Je demande pardon aux poètes que j'ai pillés
poètes de tous pays, de toutes époques,
je n'avais pas d'autres mots, d'autres écritures
que les vôtres, mais d'une façon, frères,
c'est un bien grand hommage à vous

car aujourd'hui, ici, entre nous, il y a
 d'un homme à l'autre des mots qui sont
 le propre fil conducteur de l'homme,
 merci.

(l'Hexagone)

Numa só frase numerosa

Peço desculpas aos poetas que pilhei
 de vários países, antigos e presentes,
 as palavras, a escrita que eu dispunha
 eram suas, mas de certo modo, irmãos,
 nisto lhes vai uma profunda homenagem
 pois aqui, agora, entre os homens
 de um a outro há palavras que são
 seu próprio fio condutor do homem,
 obrigado.

(Tradução - Editora Brasiliense)

